

## Avant-propos

**I**nactuel, ce livre l'est à un double titre.  
D'abord parce qu'on n'y trouve pas comme dans mes autres écrits d'analyses de questions de société contemporaines, écologiques ou autres.

Ensuite parce que la majorité des textes qu'il contient ont été conçus durant ma jeunesse, il y a plus de quarante ans. C'est pourquoi on y écrit et lit uniquement sur du papier, on écoute des disques, la Guerre du Golfe n'a pas encore eu lieu tandis que sur Terre il n'y a pas plus de cinq milliards d'humains. Les expériences y sont empreintes de vigueur, de souplesse et d'une façon particulière d'être amoureux. Mais surtout c'est selon des canaux littéraires et philosophiques que s'exercent des recherches multiples de compréhension du monde.

A de grands inspireurs tels que Franz Kafka, Boris Vian, Raymond Queneau, Georges Perec, Jorge Luis Borges, Bob Dylan, Albert Camus, Bouddha, la Bible, les Frères Grimm, Bernard Malamud, Anton Tchekhov, Sigmund Freud ou Robert Louis Stevenson, pour citer les principaux,

je dois des façons d'interroger le réel en le mêlant à l'imaginaire. De créer des fables enracinées dans un quotidien où l'observation doit s'effectuer avec soin.

En retravaillant des textes conservés depuis longtemps, il s'est élaboré comme un itinéraire dans cet ouvrage. J'ai moi-même été étonné des échos entre thèmes, images et questions dans la composition finale. Il y a par exemple une place donnée au monde inerte, celui de la physique. Un désir récurrent de pleine conscience sur ce que découvre le regard, si ce n'est qu'il se trouve souvent aux prises avec les pouvoirs de l'imagination. Enfin le langage lui-même avec les jeux qu'il permet apporte sa forme particulière, en usant d'une liberté et d'une richesse qui n'ont guère de limites.

Ainsi, autant qu'il est découvert, le monde est créé par une conscience, « comme on fait un geste habituel, certain que tout est magique » pour citer un petit texte dans lequel la beauté submerge le narrateur.

Cependant la beauté dans ces textes est rarement triomphante. Le plus souvent c'est la recherche, l'interrogation qui dominent et là autrui n'est jamais loin, comme certains portraits en témoignent. Les désirs inachevés et la résistance de la réalité à nos aspirations relancent à chaque fois le questionnement sur ce qu'est le monde et pourquoi il se comporte ainsi vis-à-vis de nous.

Des questions qui ne sont pas seulement de jeu-nesse, et que peut-être certains lecteurs partageront dans les résonances émanant de ces pages.

## Les rues arides

### 1

Toute l'aride beauté d'un personnage, jeune homme, homme jeune, qui se balade dans d'interminables enfilades de rues désertes. Des rues bordées de hautes maisons en briques presque identiques, aux fenêtres éteintes, plus arides que belles. La nuit il y règne une lumière orangée uniforme, presque aussi claire que durant les jours gris où le jeune homme traverse ces mêmes rues. Son travail, sa mission unique, consiste à poser les plaques des noms de rues aux lieux qui conviennent.

J'ai ma sacoche, mes dossiers, mes plaques de rues sous le bras. Je marche et je dois remettre ces noms à leur place. Pour ce faire il faut me baser sur d'insaisissables détails sur lesquels mes dossiers ne sont pas toujours clairs. Or, si je venais à me tromper en plaçant l'une de ces plaques, il faudrait prendre garde que cela n'induisse en erreur par la suite. Il faut être prudent mais néanmoins agir. On m'a toutefois

bien rassuré sur le fait que j'ai le temps. Je me demande pourquoi tout ce temps ? Il semble que les maisons soient inoccupées pour une durée qui peut s'allonger selon les décisions du Gouvernement (ou leur absence).

Le manque de compagnie est un peu minant mais on s'adapte. L'architecture elle-même a quelque chose de vivant. Quelque chose en tous cas de l'indifférence de la vie.

Par-ci par-là, parmi cet ensemble de rues, d'autres membres de l'équipe accomplissent le même travail. Je n'ai pourtant encore vu personne, sauf l'autre jour, à grande distance, quelqu'un que je n'ai pu identifier. Il m'a semblé reconnaître une silhouette féminine. Hélas !

La matinée s'avance. Je fais mon petit bonhomme de chemin. Les jours sont longs. Heureusement j'ai mon travail pour m'occuper. Et puis marcher fortifie le corps... et donne des idées. Car bien sûr c'est un peu dans les idées que l'on finit par vivre.

Tenez l'autre jour j'ai imaginé trois petites filles, pourquoi trois ? Allez savoir ! C'était l'anniversaire de l'une d'elles et je me représentais leurs faces attentives éclairées par les bougies du gâteau qu'elles admiraient. Je les contemplais, essayant par l'imagination de les faire regarder dans ma direction, mais on dirait qu'elles m'ignoraient à dessein lorsque j'insistais trop. Voilà, des rêveries comme cela.

Autrement, je peux à toute heure contempler les rues et leurs détails. On a beau dire, même grises

et désertes, il y en a des choses dans ces rues. Les bouches d'égout par exemple. Caractéristiques de cette ville. Je n'en ai vu nulle part ailleurs de semblables. Ça a quelque chose de très civilisé les bouches d'égout. On a l'impression qu'avec ça les habitants ne vont pas tarder à revenir.

Ce que j'apprécie le plus ce sont les angles entre les lignes des façades. Quelque chose de très visuel, de pictural. Les perspectives de telle rue montante puis d'un coin en oblique, les rangées de fenêtres surmontant l'arrondi d'un portail. Sans cesse les combinaisons se renouvellent parmi ces lignes. Parfois il me semble que la ville et moi nous sommes un peu délaissés, je ne sais par qui. Par les autres, par notre créateur, par l'envie de plaisir ?

J'ai bien le temps de me poser ces questions durant ces longues promenades et je sais que les réponses que je me donne ne porteront pas à conséquence. Je ne les note pas. J'aurai toujours le loisir de les modifier le cas échéant. Pour cela aussi j'ai le temps. En somme, je vis comme un enfant.

## 2

Hier, je suis arrivé à fixer l'emplacement de la rue Napoléon et de la rue Shakespeare. Rude journée mais de solides repères. J'espère que je n'aurai pas à revenir là-dessus. Je me sens moins seul avec des compagnons de cette trempe à quelques blocs d'ici. Cela m'émeut un peu de

songer que ces deux-là aussi ne connaissent que le délaissement impersonnel de cette ville. Ils indiquent à présent certaines directions, demain ce sera peut-être d'autres. Mais j'espère bien que non.

Quand aurai-je enfin l'occasion de croiser l'un des membres féminins de l'équipe ? Si sa compagnie devait se révéler envahissante ce pourrait finir par devenir gênant. Mais cela peut aussi être agréable. On pourrait se prendre un ou deux jours de congé. Qui s'en apercevrait ? Mais pas beaucoup plus, car je doute que l'on ait énormément à se dire ici. Finalement le travail occupe plus que les relations. C'est plus efficace pour passer le temps.

Après cette période ils nous ont promis une promotion ou des vacances. Je me demande ce que je pourrais bien faire si j'avais des vacances. Je préférerais une promotion. Peut-être même travailler plus si cela peut me rapporter un bon salaire.

Parfois j'ai l'impression de marcher sur la lune que j'aperçois dans le ciel. Le sentiment d'avoir beaucoup perdu et de m'être résigné à ma perte. D'ailleurs je ne me souviens plus de grand-chose. La vie est supportable. Les rues sont assez belles quand on les connaît. Une aride beauté. Une beauté que l'on sent inutile aussi. Un peu comme si moi seul je les fais exister par mon regard. Finalement je passe bien plus de temps à regarder ces mornes rues qu'à leur donner un nom.

Je viens d'avoir l'idée que ce sont aussi les rues qui me font exister, moi. Nous sommes des alliés dans une sorte de mise en scène. Il me semble

pourtant que nous ne pouvons nous résigner à n'avoir d'autres spectateurs que nous-mêmes. Qui n'est pas dans ce cas ? Peut-être mes fillettes avec leur gâteau. Il y a là comme une plénitude, ailleurs. A moi il reste le dénuement. J'ai envie de dire : et la bêtise.

### 3

L'aride beauté de ces rues, de ma marche et de la difficulté de mon travail depuis des semaines. Il faut surmonter le sentiment oppressant de la complexité de cette mission ainsi que mes doutes quant à son utilité. Avant tout il importe de continuer à agir. Bien sûr, de temps en temps je prends un peu de repos. Je peux même me permettre de m'asseoir en pleine rue, sur le perron d'une porte ! C'est une chose que j'aime particulièrement quand il fait beau. J'ai alors un moment l'impression d'être un voyageur insouciant et que le monde m'appartient. D'autres fois je peux aussi me payer le luxe de rester debout, planté quelque part, cherchant à poursuivre une idée qui m'est venue. C'est ainsi que faisaient, dit-on, les anciens Grecs. Mais je n'arrive pas à poursuivre mes idées bien loin. Comme je l'ai déjà dit, mes conclusions se modifient sans cesse. Rien de durable.

Je ne suis pas le premier dans cette situation, je m'en suis rendu compte. Ceux que j'ai parfois rencontrés et qui ont accompli les mêmes tâches n'ont jamais grand-chose à raconter. Ils vous

expliquent parfois des trucs, mais on dirait qu'eux-mêmes n'y croient pas trop.

Le rythme de mes pas sonne un peu comme une musique. Parfois, en début de journée, je suis si perdu dans mes rêveries que je ne note pas le chemin que je prends. Grave erreur car alors je n'ai plus d'origine pour ma reconnaissance de terrain. Parfois aussi je passe dans les mêmes rues à des jours d'intervalle et elles me paraissent très différentes. Telle partie de l'architecture prend plus d'importance à ma vue et ça change tout. Je dois vérifier alors les noms des rues quand il y en a pour me guider, en oubliant que c'est peut-être moi-même qui les y ai placées, parfois provisoirement.

C'est dans la rêverie que je touche quelquefois à une sorte de tristesse. Il m'arrive de désirer que quelque chose comme un voile crève enfin, emportant ma silhouette et ce décor pour révéler quelque chose d'infiniment plus chaleureux. Peut-être l'intérieur tout odorant d'un gâteau fumant, accompagné d'une musique de trompettes et de rires d'enfants. L'impression que la chaleur m'est nécessaire. In-dis-pen-sable. Peut-être ai-je déjà dans mes cartons le nom de la rue où je la rencontrerai. Comment savoir ? En attendant, le décor où je déambule demeure aride, avec une sorte particulière de beauté.